

Extrait N°1

Dans la forêt de chaux

Nicolas Bernique sortit de sa cachette en protégeant son appareil photo sous sa veste entrouverte. Il ronchonna. Ce n'était pas une bonne idée de se planquer sous un houx qui dégelait. D'énormes gouttes d'eau ruisselaient sur les feuilles vernissées pour tremper sa casquette ou, pire, s'infiltrer insidieusement le long de son cou. Il n'avait pas été plus génial de se taper quarante bornes de départementales sinueuses en pleine nuit, d'emprunter un chemin forestier interdit à la circulation et risquer une amende pour se poster à l'orée d'une clairière déserte. Ce n'était pas aujourd'hui qu'il rapporterait le cliché du siècle, celui qui l'introniserait dans le monde fermé des photographes animaliers renommés. Il regarda son portable : dix heures ! Il avait promis à Poupette de rentrer avant midi pour l'aider à faire les valises. Il soupira en pensant à ce séjour à l'Île Maurice. Le seul défaut de son épouse était sa chance insolente.

Elle avait bêtement acheté un machin à gratter dans un bureau de tabac. Catastrophe ! Après quelques coups d'ongles laqués, elle avait gagné, cinq mille euros ! Folle de joie, elle avait consulté tous les sites de voyage et jeté son dévolu sur cette île lointaine et paradisiaque. Il s'était immédiatement renseigné sur la faune indigène. Le cerf de Java et le cochon marron coexistaient avec les hordes de touristes. Ce n'était pas mal mais ça ne valait pas le Grand Nord canadien. Il avait tenté une manœuvre de diversion mais elle préférait les pays chauds et les hôtels de luxe. Il n'avait pas insisté. Elle n'avait pas fait, non plus, dans la dentelle : quinze jours ! Deux semaines à s'emmerder dans le jacuzzi !

Il décida de changer de poste d'observation pour dégourdir ses jambes ankylosées par une trop longue attente. Après une centaine de mètres, il s'installa au pied d'un chêne pour casser une petite croûte. Il ouvrit son sac à dos. Elle était gentille, Poupette ! Elle avait glissé dans la poche latérale une plaque de chocolat, non seulement au lait mais aussi aux noisettes. Au-delà de cette délicate attention, elle avait aussi le bon goût de lui laisser exprimer sa passion pour la photo. Elle était persuadée que son mari avait un don d'observation hors du commun. Elle était bien la seule ! Une fan, c'était insuffisant pour lui qui désirait vivre de son art en vendant ses clichés. Il regarda la vaste clairière : rien à signaler ! Pas de chance, comme d'habitude ! Il était poursuivi par la fatalité depuis le début de son activité. Il

s'était lancé, au départ, dans l'événementiel. Quoi de mieux pour commencer que de couvrir l'actualité avec une belle manif parisienne qui dégènerait avec son cortège de casseurs ? Les grands quotidiens ou les magazines s'arracheraient ses photos à prix d'or pour les placarder à la une. À la fin du défilé, il était au bon endroit, au bon moment. À quelques mètres de lui, un rasé-tatoué consciencieux s'acharnait sur des voitures avec une batte de baseball. Le déclencheur crépitait. Un pare-brise, un deuxième pare-brise, un pare-chocs chromé, un troisième pare-brise, le pare-soleil de son appareil et son pariétal gauche. Emporté par sa passion, il n'avait pas vu le coup arriver. À plat-ventre sur le trottoir, il avait assisté, impuissant, à la destruction de ce qui aurait pu être son outil de travail. Deux immenses godillots écrasaient méthodiquement l'optique et autres pièces précieuses du mécanisme.

Il croqua dans la plaque de chocolat. Toujours rien, mis à part un renard qui regardait bêtement un roncier encore givré. Pas de chance, le goupil était assis sur son cul et de dos. Nicolas se paralysa brutalement. Une ramure impressionnante s'élevait lentement au-dessus du buisson. Un cerf extraordinaire ! Il s'efforça de déglutir mais l'émotion lui bloquait la gorge. Il cracha sa bouchée et surtout une traîtreuse noisette égarée qui se hasarda sur une fausse route en provoquant une suffocation. Il tremblait et ne contrôlait plus ses gestes. Quand il réussit à s'emparer de son appareil

photo, le mirage avait disparu. Il inspira profondément puis expira lentement. C'était la technique enseignée pour obtenir le maximum de stabilité. Le cerf était sûrement toujours là, il l'aurait vu partir... Oui ! Feu à volonté ! Les clics se succédaient. Les bois démesurés étaient dans la boîte mais sans la tête. L'animal mythique était couché, il faudrait bien qu'il se lève !

La renarde ne quittait pas des yeux le grand cerf, sa future proie. Elle observait chacune de ses postures. Elle était déçue par sa position. Il était couché sur le ventre, les pattes repliées sous son corps comme un animal qui se repose. Il n'était plus agonisant, étalé de tout son long, sur le côté, les membres tendus et agités parfois par une onde convulsive. Désormais, son souffle était régulier. Il ne geignait plus et arrachait par moments une feuille de ronce pour la mâchonner. Il se leva lentement. Il chancela comme s'il allait s'écrouler après un effort intense puis fit quelques pas. Elle tourna prudemment autour de lui. Il ne dégageait plus cette délicieuse odeur de viande décomposée. Il baissa la tête. Méfiante, elle recula pour esquiver une charge éventuelle. Non ! Sûr de sa suprématie, il ne prêtait pas la moindre attention à la présence d'un modeste prédateur auprès de lui. Il secoua la tête puis baissa l'encolure pour brouter une touffe de graminées. Un caillot de sang noirâtre glissa le long de sa joue pour atteindre son mufler. Elle salivait en s'approchant de

cette gourmandise qu'elle pouvait marauder presque sans risque. Elle fit un pas. Le grand cerf ne s'en offusquait pas. Elle s'enhardit en remarquant que ses jambes flageolantes le soutenaient à peine. Elle continua sa progression, prête à battre en retraite. Elle était à bonne portée. La tentation était insurmontable. Elle tendit la langue, happa la friandise qui pendouillait au bout d'un filament filandreux et bondit se mettre à l'abri derrière un sapin. Le cerf tressaillit de surprise, regarda l'impertinente en continuant à mastiquer une tige ligneuse. La renarde se léchait les babines mais le butin était insignifiant pour calmer sa faim. Une brusque saute de vent la paniqua. Elle s'aplatit au pied de l'arbre. Tous ses muscles étaient bandés, prêts à se libérer dans une fuite éperdue. Seule sa queue était agitée par des soubresauts spasmodiques. Le grand cerf avait fait volte-face. La tête renversée en arrière, le mufle palpitant, les oreilles mouvantes, il avait, lui aussi, flairé le danger : l'effrayante odeur de l'homme. Il mobilisa subitement le peu d'énergie qui lui restait pour s'élancer vers la lisière et disparaître, la ramure inclinée sur le dos, dans un fracas de branches brisées. La renarde, dont le corps facile à masquer était moins vulnérable, attendit. La foudre ne s'était pas abattue dans la clairière. Elle entendit quelques froissements, fixa les buissons et vit la bête infâme, l'ennemi ancestral. Tête baissée, il s'éloignait en direction du chemin.

Nicolas faisait défiler les images en jurant à chaque pas. Les photos du siècle ! Elles étaient dans la boîte. Il trébucha, évita une glissade dans une ornière profonde et prit la sage précaution de ranger son réflex dans la sacoche en attendant d'être chez lui pour les admirer sans risque.

Poupette s'émerveillait devant l'ordinateur en poussant un petit cri à chaque clic. Son mari trépignait d'impatience.

– Avance ! Il y en a 312 et les dernières sont les meilleures... Encore... On s'en fout de celles-là... Encore... Plus vite... Stop !

Après un silence extatique, elle retrouva ses esprits.

– Incroyable ! Génial ! Il faut le voir pour le croire. Le renard lèche avec tendresse le nez de son ami le cerf. C'est tellement émouvant que j'en ai les larmes aux yeux. Qui peut imaginer que deux êtres d'espèces si différentes entretiennent de telles relations de complicité ?

Nicolas réagit et parla d'un ton docte :

– Ma chérie, je suis désolé de te contrarier mais tu dois cesser de tenir des propos qui révèlent un anthropomorphisme benêt. Surveille aussi ton vocabulaire ! Un cerf n'a pas un nez mais un museau ou peut-être un mufle. Je vérifierai. Cela dit, ce ne sont pas deux copains mais deux animaux sauvages qui coexistent pacifiquement. Cette photo le prouve. J'ai longuement réfléchi et j'en ai déduit que ce

comportement n'est dicté que par l'instinct de conservation. Le vieux cerf, car c'est un vieux cerf, regarde comme il est maigre ! Donc ce cerf âgé n'a plus toutes ses facultés. C'est normal. Sa vue, son odorat sont défaillants et, de facto, il compte sur le renard pour pallier à ses handicaps. Parallèlement, il offre au goupil sa protection. Il est évident qu'aucune créature n'oserait braver un tel bestiau. Ses bois sont impressionnants. Il peut embrocher n'importe quel importun. En lui léchant les narines, le renard, reconnaissant, témoigne ainsi son allégeance au roi de la forêt comme un chevalier face à son souverain. Tu as compris ?

Poupette était convaincue.

– Tu en sais des choses, mon Nico !

– En fait, pas vraiment ! J'essaie d'être logique. Continuons !

Les clics se succédèrent. Après une trentaine de portraits des deux acteurs. Le cerf apparut seul. Nicolas fronça les sourcils.

– Il s'est retourné et se présente sous l'autre profil. Son œil ! Regarde l'œil gauche, il est fermé, il coule, il a dû se ramasser une branche en pleine figure. Avance encore ! Là, c'est extraordinaire. Avec la tête relevée, ses bois lui touchent l'échine, c'est dingue, on dirait une photo prise pendant le brame. On distingue même le givre sur ses cors...

Poupette se retourna, son visage témoignait d'une fierté admirative.

– Je suis sûre que, grâce à ces photos, tes talents seront enfin reconnus.